

## La Grèce et la formation de la pensée morale et politique

M<sup>me</sup> Jacqueline de ROMILLY, membre de l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le cours de cette année était intitulé « Thucydide et les sciences humaines ». L'objet en était de montrer comment, alors que l'histoire constitue pour nous une des sciences humaines, l'œuvre de Thucydide marquait une tendance inverse : toutes les sciences humaines (sociologie et psychologie, politologie et polémologie, économie, etc.) trouvent leur point de départ dans son œuvre. De fait, la fin du v<sup>e</sup> siècle, d'une façon générale, a connu l'ambition d'une science de l'homme. Mais insérer une telle science dans une histoire particulière est une entreprise unique. Et il importe de se demander comment peut s'opérer cette combinaison du particulier et de l'universel.

Naturellement, les réflexions générales, si fréquentes dans les discours, y contribuent ; mais elles ne valent que replacées dans le système du récit, où discours et narration se combinent ; et elles ne sont jamais à mettre au compte de l'historien, qui d'ailleurs se plaît à les opposer entre elles : elles ne font donc qu'orienter l'attention vers une analyse d'ordre abstrait. Aussi bien cette orientation existe-t-elle partout : le récit lui-même, indépendamment de tout discours, tend à dégager des causes aussi générales que possible, à montrer leur répétition, et à donner aux enchaînements une rigueur qui leur prête une allure de nécessité.

Pour montrer comment cette recherche des règles générales se traduit dans l'œuvre, on a consacré une première série de cours à des textes de diverse nature et particulièrement révélateurs : analyses personnelles, discours isolés, discours combinés.

On a pris d'abord les deux analyses générales auxquelles se livre Thucydide lui-même ; dans les commentaires sur la peste (II, 48-54) et sur le désordre moral entraîné par les guerres civiles (III, 82 et suiv.). Avec le jugement sur Périclès et ses successeurs (à II, 65), ces deux textes constituent des exceptions dans l'œuvre. Or tous deux par une série de redressements et d'approfondissements, s'élèvent, à partir de faits concrets et précis, vers des

généralités qui dépassent le moment décrit, et qui s'achèvent en psychologie universelle. Pour la peste, ce désir de saisir l'essentiel apparaît dès la description de la maladie ; et la réflexion morale, ensuite, s'attache délibérément à une évolution profonde plutôt qu'aux conséquences pratiques, sur lesquelles l'historien n'insiste pas. Quant à l'analyse sur la guerre civile, elle procède par un élargissement, dans le temps et dans l'espace (élargissement qui ne va pas sans quelques libertés par rapport aux faits, comme la critique l'a montré), et elle ne retient qu'un phénomène valable pour toutes les cités en guerre. Ce phénomène se retrouvera « tant que la nature humaine restera la même ». Cet élargissement une fois acquis, le texte s'emploie à démontrer un mécanisme psychologique ; il est entièrement et résolument abstrait.

Comme ensemble comportant discours et récit, on a pris pour exemple l'ambassade des Lacédémoniens, au livre IV (17-20). Ce discours comporte deux thèmes essentiels : une mise en garde contre des ambitions excessives, encouragées par le succès, et la suggestion que la paix pourrait, dans le moment présent, conduire à un accord durable. Le récit confirme la justesse des deux idées. Mais le discours insiste surtout sur la première, qui n'était pourtant pas très à propos ; elle avait en revanche l'avantage de se rattacher à une théorie partout présente sur l'impérialisme athénien et de lier l'épisode à d'autres. La généralisation naît donc du rapprochement même des thèmes. En outre, dans l'épisode, Thucydide, par la bouche de ses orateurs, présente une telle montée des ambitions comme un phénomène qui se produit « toujours » chez les hommes non avertis. De la sorte, l'ensemble de l'épisode illustre une constante de la psychologie politique.

Comme série de discours combinés, on a pris l'exemple de l'analyse des forces qui se déroule dans les divers discours du livre I : on a montré la façon dont la réflexion s'affine progressivement, et comment elle prend en compte toutes sortes de règles de portée générale : supériorité des réserves sur les contributions, rapports du courage inné et de la technique, unité du commandement, caractère des peuples, etc. Toutes ces analyses, confirmées par le récit, établissent des principes valables pour toute guerre. Elles font apparaître aussi des points faibles et la façon, dans des cas analogues, de porter remède à ces faiblesses.

Enfin on a considéré le récit en lui-même. L'on a cherché à montrer les principes généraux qui le sous-tendent, et qui constituent, dans bien des cas, un véritable système.

Un exemple particulièrement remarquable est apporté par le cas de la crainte — d'abord parce que, balayant tous les prétextes, Thucydide montre le rôle qu'elle joue, toujours, chez tous, ce qui conduit à une généralisation d'ordre moral, et ensuite parce que, de texte en texte, on découvre une pensée parfaitement rigoureuse, opposant la bonne et la mauvaise crainte,

la bonne et la mauvaise confiance. Cette étude a occupé plusieurs séances. On a constaté la finesse de certaines analyses sur le caractère irrationnel de la crainte et de la confiance. Or, en fin de compte, la connaissance de ces enchaînements naturels permet à l'homme de s'en affranchir, en les prévoyant et en y remédiant.

Mais déjà ces résultats amenaient à se poser la question de la portée profonde de ces « lois », et de ce rôle prêté à la « nature humaine ». Si le terme de « loi » au sens de « constante dans les conduites humaines » apparaît à deux reprises, dans des passages recherchés et extrêmes, Thucydide préfère parler (ou plutôt faire parler par ses orateurs) de « nécessité ». Or il se trouve que les notions de « nécessité » et de « nature » sont à la mode à cette époque, chez Euripide et chez les orateurs disciples des sophistes : l'affectation de rigueur scientifique est un signe des temps. Pourtant, ce que Thucydide met en lumière laisse une marge d'action à la lucidité éclairée. De même pour sa « nature humaine », surtout faite de tentations. Au reste, l'idée de nature se nuance chez lui. On l'a étudiée à divers niveaux (nature de la foule, nature des groupes raciaux, nature des cités) : il est apparu à chaque fois que cette « nature » n'était jamais, à elle seule, déterminante : Thucydide rejette dans l'ombre l'opposition Grecs-barbares et l'opposition ioniens-doriens ; et, s'il insiste sur le caractère des cités, Athènes et Sparte, qui sont comme des personnes, il admet que ce caractère provient d'un ensemble de facteurs et en particulier de l'éducation spontanée qui se fait, dans une cité, et par laquelle le régime de vie commun forme l'individu.

De ces diverses analyses on voit se dégager tout un ensemble d'observations, qui constituent comme l'armature du récit. Il est clair que, dans le cas de la psychologie ou de la stratégie, elles apportent déjà un ensemble de réflexions générales dépassant le cadre de l'histoire. On s'est efforcé de montrer, dans tous les derniers cours, qu'il en était de même pour des domaines où, en apparence, l'œuvre de Thucydide apporte moins.

Cela est vrai de l'économie, qu'on l'a parfois accusé de négliger, mépris d'autant plus étonnant qu'il ne s'étend pas à tous les aspects de l'économie. En fait, Thucydide n'a pas jugé que l'impérialisme, ni la guerre, aient eu pour cause le souci du blé, mais il n'a nullement négligé l'analyse économique là où elle lui paraissait expliquer le mécanisme de la puissance. Au contraire, il a insisté beaucoup sur le système du tribut et du trésor constitué grâce à lui ; il a rappelé ce rôle dans son Archéologie, l'a introduit dans les discours et l'a fait apparaître à propos de chaque événement. C'est même ce souci du tribut qui explique la gravité de certaines défections, dont il traite longuement. Et les problèmes financiers sont bien au premier plan dans les difficultés athéniennes des livres VI et VII et dans les alliances de Sparte avec la Perse au livre VIII : or, là encore, il insiste. Toute

l'œuvre est comme une démonstration de la validité du système développé dès le début.

Il en va de même pour les questions sociales : les silences de Thucydide, en ce domaine, sont frappants et manifestement délibérés. Pour lui, l'opposition sociale, comme l'opposition politique, sert surtout de prétexte aux ambitions et à la propagande ; et tout ce qui va à l'encontre de l'unité de la cité doit être rejeté. En revanche, il est le premier historien qui ait tenté une histoire des sociétés dans l'Archéologie, et tenu compte à ce sujet de la démographie, du vêtement, de la situation des villes, de l'état du commerce, etc. Il a trouvé pour cela des méthodes d'enquête et de comparaison entièrement nouvelles. On note seulement qu'entraîné par le désir de tracer une évolution simple en fonction de son système, il a, pour une fois, en ce domaine pour lequel il n'avait pas de témoins, simplifié un peu les choses.

Enfin, dans le domaine des régimes politiques, nouveau silence : Thucydide n'entre pas dans les débats sur la meilleure constitution, auxquels déjà Hérodote ouvrait son histoire et qui devaient occuper un livre essentiel dans celle de Polybe. En revanche, on trouve chez lui un système déjà clair et net sur les dangers d'une mauvaise démocratie pour la puissance d'une cité (idée que reprendra Isocrate), sur la nature d'une vraie démocratie, qui doit représenter non pas une fraction, mais le tout, et sur la valeur d'une constitution mêlée, faisant sa part aux divers éléments (VIII, 97, 2). Ces deux dernières idées seront reprises par Aristote et, à travers lui, par une longue série de penseurs politiques : les principes en apparaissent de façon nette dans Thucydide.

Ce jugement sur la démocratie ne comporte aucune contradiction avec l'éloge qu'il fait de Périclès : un des textes se situe au niveau des doctrines et l'autre considère les hommes ; loin qu'il y ait contradiction, on vérifie dans l'éloge de II, 65 le fait que tout se ramène bien au problème du bon fonctionnement de la démocratie : le rôle des ambitions personnelles et de la flatterie est le problème majeur, qui reparaît tout au long de l'œuvre : il sera repris, plus tard, par Démosthène.

On a conclu le cours en analysant les rapports réciproques existant, chez Thucydide, entre politique et morale. On les observe dans la cité, avec la perte du sens civique, et hors de la cité, avec le durcissement de l'impérialisme. Là aussi, Thucydide affecte un réalisme austère correspondant à son désir de rigueur scientifique ; mais cette réserve n'implique aucun désintérêt par rapport aux éléments d'ordre moral, loin de là. Il peut taire ses propres opinions, mais il ne néglige pas le retentissement pratique de l'évolution morale : celle-ci est fortement marquée dans tout l'ensemble de son œuvre.

Dans de multiples domaines, par conséquent, cette aspiration à une science

de l'homme explique les particularités les plus surprenantes de son œuvre ; et, en prenant cette idée pour fil conducteur, il a été possible d'éclaircir certains problèmes d'interprétation ou d'apporter à certaines idées une précision accrue. Cette science de l'homme reste prudente, puisque Thucydide fait apparaître les idées sans les formuler directement comme science et en les laissant se dégager de la trame même du récit. Elle est, d'autre part, une, puisque les diverses considérations sur l'homme s'y combinent et s'y associent. Elle est enfin savamment insérée dans une œuvre qui reste littéraire. Ces trois traits résument la différence avec les sciences humaines, dont Thucydide a cependant posé les premiers jalons.

Le séminaire, lui, était apparenté au cours, dans la mesure où il étudiait, chez Euripide, la même aspiration au général. Les rapprochements entre les deux auteurs ont d'ailleurs été fréquents. Mais il s'agissait dans le séminaire, à la différence du cours, des seules réflexions générales, présentées comme telles.

Le titre donné au séminaire (mais accompagné d'un sous-titre plus sérieux) était « Ah ! les hommes ! » : ceci faisait allusion au fait qu'en pleine tension, et dans les affrontements les plus passionnés, on peut aisément passer, de façon plus ou moins justifiée, à la généralisation. Les personnages d'Euripide le font constamment, et plus d'un dixième des vers, chez lui, affectent ce tour — cela aussi bien dans les tirades que dans les chants du chœur ou dans les stichomythies. Cet usage correspond à au moins trois circonstances. Par sa nature, la tragédie grecque, distinguant entre les acteurs et le chœur, fait nécessairement une place importante aux réflexions d'ordre général ; et c'est une tendance de tous les chœurs tragiques que de voir dans l'action représentée un sujet de méditation portant sur la condition de l'homme : les réflexions des personnages aident et appellent ces commentaires. D'autre part, le goût des sentences, qui a existé de tout temps, a pris une nouvelle extension et un nouveau sens avec l'essor de la rhétorique : l'usage des *gnômai* et des lieux-communs, au début et à la fin d'une tirade ou d'une scène, l'usage des vraisemblances dans l'argumentation, ainsi que la référence à des jugements admis, tout ceci suppose des réflexions générales ; et on en a la confirmation par la *Rhétorique* d'Aristote. Enfin, les débats mis à la mode par la sophistique invitaient Euripide à insérer dans ses pièces des thèmes d'actualité, qui devaient intéresser son public. Toujours est-il que ces réflexions, quelle que soit leur ampleur, ou quel que soit leur rôle, sont en très grand nombre. Et, comme pour Thucydide, elles supposent une orientation d'esprit différente de celle que nous attendrions.

On a procédé par explications de textes, précisant à chaque fois où se plaçait la réflexion générale, et comment elle provoquait, non seulement un ralentissement de l'action, mais une déviation souvent surprenante par rap-

port à la situation ou au contexte. Cette déviation, qui s'accroît au fur et à mesure que la réflexion se prolonge, a suscité dans bien des cas les blâmes de la critique ; et ces passages ont souvent été écartés du texte. On s'est attaché à montrer que, le plus souvent, rien ne justifiait ces condamnations : elles ne tiennent pas compte des habitudes d'esprit du temps ; et, finalement, elles ne font que porter témoignage, par leur existence même, sur l'originalité du procédé. Qui plus est, on a pu établir, à chaque fois, l'intérêt que présentait la réflexion en question à l'époque d'Euripide, et qu'elle ne présente plus pour nous. Il peut s'agir, par exemple, d'un débat sur l'origine des fautes et la psychologie de l'homme, pour lequel on sait que Socrate, et les sophistes, présentaient des vues contraires à celles d'Euripide. Ou bien il peut s'agir d'un débat intéressant les mêmes contemporains, à propos du rapport entre nature et éducation. Ou encore il peut s'agir de politique, des divisions de la cité, des qualités et des défauts des diverses classes de citoyens, de l'utilité de la concorde, etc. Dans ces cas-là, c'est par rapport à Thucydide, ou à la tradition antérieure, parfois par rapport à Platon et Aristote, qu'il faut situer le développement ; et l'on constate alors qu'il s'inscrit dans une série, qu'il correspond à des découvertes, à des controverses, et, ici encore, constitue un thème vivant caché sous le manteau d'une sorte de sagesse intemporelle.

Comme il ne saurait être question de résumer ici ces explications, on en donne simplement la liste (en remplaçant les pièces dans l'ordre chronologique, ordre qui a parfois été abandonné, afin de faire apparaître certains rapprochements) : *Médée*, 119-131 ; 214-251 ; *Hippolyte*, 373-430 ; *Hécube*, 592-601 ; *Héraclès*, 162-203 ; 639-681 ; *Suppliantes*, 219-245 ; *Electre*, 367-390 ; *Oreste*, 690-716 ; *Iphigénie à Aulis*, 335-375.

D'autre part, pour ne pas s'en tenir seulement aux grandes tirades, on a adopté à deux reprises une méthode différente. Ayant vu l'importance du thème de la richesse dans *Electre*, on a regroupé toutes les réflexions, banales ou non, brèves ou longues, que l'on rencontre dans cette pièce à propos de la richesse ; et l'on a comparé avec celles qu'offre, sur le même thème, la tragédie des *Phéniciennes*. Ainsi a-t-il été possible de constater, d'une part, que les plus simples lieux-communs rejoignent l'idée centrale de la pièce et, d'autre part, que d'une pièce à l'autre, ces lieux-communs sont choisis de façon différente ou revêtent un sens nouveau, en fonction, non seulement du sujet, mais de l'actualité qui a présidé au sens qu'Euripide a choisi de lui donner.

Enfin, pour avoir une idée du fonctionnement de ces réflexions générales dans l'ensemble d'une pièce, on a consacré les deux dernières séances au relevé systématique de toutes les réflexions générales de la tragédie d'*Oreste*, dans l'ordre où elles s'y présentent. Cela a permis de voir combien il était difficile, parfois, de distinguer ce qui est ou n'est pas réflexion générale, car

la tendance à la généralité perce sans cesse, soit au détour d'une subordonnée, soit dans l'emploi d'un pluriel, soit dans le tour d'un argument. On a aussi constaté que, si les réflexions générales venaient le plus souvent à la place prévisible, il y avait, surtout dans la seconde partie, des manques et des passages non conclus ; on a esquissé des hypothèses pour l'expliquer ; mais une étude plus poussée des autres textes pourra seule les vérifier.

Aussi bien l'importance et l'originalité du procédé que représentent ces réflexions générales ont-elles paru assez remarquables pour justifier une poursuite de cette recherche l'an prochain, à partir d'autres textes d'Euripide et grâce à des comparaisons systématiques avec d'autres auteurs du temps.

J. de R.

#### PUBLICATIONS

— *Théorie politique et théorie médicale dans la Grèce antique, Actualités odontostomatologiques*, 138, 1982, pp. 157-170.

— *Mort et suicide dans la Grèce antique : le symbole de la lumière, Bulletin de la société de Thanatologie*, 53, 1982, pp. 11-15.

— *Divers discours « Sur la Couronne », Corps Écrit, n° 4*, pp. 5-16.

— *Les conflits de l'âme dans le Phèdre de Platon, Wiener Studien, N.F.* 16, 1982, pp. 100-113.

— *Le thème de la liberté et l'évolution de la tragédie grecque, Théâtre et spectacles dans l'antiquité, Actes du colloque de Strasbourg*, pp. 215-226.

#### CONFÉRENCES

— Du 23 au 28 août 1982 : présidence des Entretiens de la Fondation Hardt (Vandœuvre-Genève) sur Sophocle.

— Le 2 septembre 1982, conférence au Congrès International pour l'étude des langues classiques, à Orléans : *La tragédie grecque et l'idéal héroïque*.

— Du 1<sup>er</sup> au 7 novembre 1982, à Cornell University (États-Unis), comme A.D. White professor at large : une conférence (*General Reflexions in Greek Tragedy*), et un séminaire (sur Protée dans l'*Odyssee*).

— Du 8 au 12 novembre 1982, à Barnard College (New York), comme Gildersleeve lecturer, deux conférences et deux séminaires, la conférence principale étant intitulée *Psychology in Sophocles*. En outre, une conférence à Fordham University (New York) : *Wonders and Miracles in Homer*.

— Les 9 et 10 décembre 1982, à Cologne (Allemagne), deux conférences, l'une à l'Institut Français (*Giraudoux et la Grèce*), l'autre à l'Université (*Homer und die Humanisierung des mythischen Gedankengutes*).

— Le 30 mars 1983, conférence à l'Université d'Athènes (Grèce) : *Le siècle de Périclès en quête d'une science de l'homme*.

— Le 31 mars 1983, conférence à l'Université d'Athènes : *Le Philoctète de Sophocle et l'analyse psychologique*.

— Le 31 mai 1983, conférence pour le groupe des professeurs de langues anciennes de l'académie de Clermont-Ferrand : *Débats d'idées dans le Théâtre d'Euripide*.

— Le 24 juin 1983, communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : *Réflexions générales chez Euripide : de l'analyse littéraire à la critique textuelle*.

#### DISTINCTION

Docteur Honoris Causa de l'Université d'Athènes (mars 1983).